

*Dans les avions,  
l'horizon n'existe pas*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Nocilla Dream*

AGUSTÍN FERNÁNDEZ MALLO

*Dans les avions,  
l'horizon n'existe pas*

Traduit de l'espagnol par  
GABRIELLE LÉCRIVAIN

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2014

TITRE ORIGINAL

*Nocilla Experience*

Le présent ouvrage a paru pour la première fois aux éditions Alfaguara à Madrid en 2008.

© Agustín Fernández Mallo, 2008. By arrangement with Literarische Agentur Mertin Inh. Nicole Witt e. K., Frankfurt am Main, Germany.

© Éditions Allia, Paris, 2014.

HORS-LA-LOI : Vous pouvez me dire pourquoi nous traversons un désert que même un serpent n'oserait pas traverser ?

GREGORY PECK : Un désert est un espace, et un espace se traverse.

WILLIAM WELLMAN, *La Ville abandonnée*, 1948

WALTER BRENNAN : D'où viens-tu étranger ?

GARY COOPER : De nulle part en particulier.

WALTER BRENNAN : Et où vas-tu ?

GARY COOPER : Nulle part en particulier.

WILLIAM WYLER, *Le Cavalier du désert*, 1940

Dans la vie, on peut être tout, sauf un emmerdeur.

MICHI PANERO, dans *Después de tantos años*,  
Ricardo Franco, 1993



# I

COMMENT se fait-il que ce soit moi qui ai développé la Théorie de la Relativité? Je crois que c'est dû à mon développement intellectuel retardé.

ALBERT EINSTEIN

ON trouva alors un corps flottant dans le lac, face vers le ciel, avec l'œil droit, le seul qu'il lui restait, ouvert et sans signe apparent d'agression humaine. Le volume corporel, du fait de l'eau ingérée, des agents chimiques en suspension dont le lac était infesté, et des diverses faunes et flores qui avaient pris forme dans les intestins et autres conduits internes du défunt, s'était multiplié quasi par 2. Corps-éponge. Sachet d'infusion. Quand nous sommes vivants, nous absorbons de l'air et du passé; quand nous mourons, chimie et organismes, procréation, temps à venir, bien que cet avenir ne vaille plus rien. Et il n'y a rien de plus. Depuis la terrasse, on voit l'arrière des voitures qui descendent l'avenue à sens unique menant au chantier naval en bord de mer. Aucune ne peut ni ne pourra la remonter.

SANDRA prend le vol Londres-Palma de Majorque. À peine une heure durant laquelle la rotation de la Terre est figée. Elle feuillette la revue *British Airways News*. Reportages sur des vins, Ribeiro, Rioja, les dernières architectures *high-tech* à Berlin, des ventes à distance de perles Majorica. Sur la photo d'une plage des Caraïbes, elle laisse tomber une larme, mais ce n'est pas à cause de la plage, ni des Caraïbes, ni de la gravitation propre aux larmes. Elle regarde par le hublot, lève les yeux au ciel. Ni nuages, ni terre. Elle constate ce qu'elle savait déjà : dans les avions, l'horizon n'existe pas.

MARC étudie avec attention le livre posé devant lui, le *Guide agricole Philips 1968*; il l'a trouvé parmi les vieux machins de son père et l'a gardé. Il observe du coin de l'œil la terrasse à travers la porte de la cabane. Il vit là. Un hangar, situé en haut d'un immeuble de 8 étages, qu'il a construit peu à peu avec divers plaques de tôle, bidons, morceaux de cartons plastifiés et fragments de tôle ondulée en fibrociment. Le tout assemblé de telle manière que les 4 murs forment une mosaïque de mots et d'images découpées d'huile La Giralda, de lubrifiants Repsol, de boisson Pepsi ou de sanitaires Roca. Parfois il les regarde, et parmi tout ce jumelage de marques commerciales, il tente de découvrir des cartes, des itinéraires, des signaux latents d'autres territoires artificiels. D'un bout à l'autre de la terrasse, qu'aucun des voisins ne fréquente, il y a une série de fils de fer desquels pendent, plutôt que du linge étendu, des feuilles couvertes, sur une seule face, de formules mathématiques manuscrites; chacune d'elles est fixée par une pince. Quand le vent souffle (il souffle toujours) et que l'on regarde de face l'ensemble des feuilles, celles-ci forment une espèce de mer d'encre théorique et convulsée. Si on les regarde de derrière, les faces blanches des DIN-A4 semblent être la symbolique la plus exacte du désert. Il les regarde voler et pense: "Ma théorie est fascinante." Il referme le *Guide agricole Philips 1968*, le laisse sur la table, sort et décroche quelques feuilles des câbles numéros 1, 4 et 7. Avant de rentrer, il s'accoude au balcon et pense au Mondial que nous n'avons jamais gagné, que ce qui existe de plus plane sur la Terre, ce sont les voies de chemin de fer,

que la musique du *Cuirassé Potemkine*, si tu fais attention, c'est "Purple Haze" de Jimi Hendrix remixé. Puis il entre dans la cabane, qui tremble quand il en claque la porte.

FINALEMENT, on a trouvé les armes de destruction massive. Le dictateur les gardait cachées dans son propre corps. Et il y en avait une seule, soigneusement cousue à son estomac. Une capsule de 1 cm<sup>3</sup> reliée à un micro-mécanisme adjoint qu'il pourrait activer lui-même au moyen d'un contrôle à distance mental. En effet, en se concentrant précisément sur ce point de son estomac, et en y appliquant toute la force des poumons et des intestins en vertu d'une technique acquise par de vieilles méthodes de respiration yoga, il activerait ledit mécanisme, qui lâcherait ainsi un poison qui le tuerait instantanément. La destruction massive viendrait d'un *effet domino* : la vague d'immolations en chaîne que prévoit dans ce cas le Coran Type-B, à l'image de cette autre réaction en chaîne que nous appelons "nucléaire". Christianisme, bouddhisme, islamisme et techno-laïcisme en un seul éclair.

DANS l'aride steppe marron située au sud-ouest de la Russie, se dresse une gigantesque construction de cristal où culmine une coupole, destinée à héberger tout ce qu'on peut imaginer dans la mesure où ce qu'on imagine a à voir avec le jeu du *parchís* [sorte de jeu des petits chevaux]. Ce bloc de cristal solidement arrimé à une terre de neige immaculée et de pierres éparses brille d'un éclat de surexposition photographique. En apparence, un mirage. Des espaces d'entraînement, de logement pour les élèves et les professeurs, des salles de vidéoprojection, des laboratoires de programmation informatique destinés à ébaucher des parties, des gymnases de relaxation et/ou de concentration employés durant les moments qui précèdent le jeu, 1 bibliothèque dont les pions rouges sont l'unique thématique, une autre réservée aux seuls jaunes, une autre que pour les bleus, une autre pour les verts, un restaurant et des régimes spéciaux pour les élèves, 1 cantine pour les visiteurs et 2 bibliothèques dédiées à l'histoire du *parchís*. Il se situe dans les environs de la ville d'Ulan Erge, dans la région russe de Kalmykia, une zone au nord de la mer Caspienne en forme de langue et à l'étroit entre les récentes républiques d'Ukraine et du Kazakhstan, où 300 000 Russes, hommes et femmes, vivent dans la pauvreté qui entoure ce grand complexe *parchistique*. Contiguë au palais, débute une extension segmentée par des chemins à moitié goudronnés qui rejoignent un horizon truffé de postes téléphoniques sans ligne. Il est habituel d'y rencontrer quelque mule égarée ; il est probable qu'elle dorme dans une cabane d'anciens transformateurs électriques et qu'elle païsse

entre les antennes de radio et de télévision qui furent plantées en leur temps. Cette peau d'antennes se dessine à l'intérieur d'un cercle à la bordure irrégulière et de 2 kilomètres de rayon autour du palais du *parchis*, mais elle n'a rien à voir avec le *parchis*: le gouvernement russe a installé ici tout ce réseau d'antennes en raison des excellentes conditions qu'offre la région en termes d'altitude, d'absence d'interférences et d'une situation frontalière euro-asiatique privilégiée. L'idée d'un palais est venue du président de la région, Iluminizhov, qui en tant que joueur fanatique de ce sport a investi des dizaines de millions d'euros, obtenus tant des arcanes de l'État que d'alliances insolites avec Kadhafi ou Saddam Hussein, pour matérialiser sa fantaisie. La zone est tellement ruinée que les réfugiés de la guerre de Tchétchénie qui y passent s'en vont parce qu'ils ne trouvent pas d'eau potable; ils ne sont pas rares ceux qui, ici, font face à la mort qu'ils n'ont pas rencontrée sur le champ de bataille. Les peuples natifs de cette steppe furent des nomades qui conservent encore en partie cette forme de vie. Quand on les expulse d'un endroit, ou quand ils se retrouvent sans ressource, ils démontent leur maison, dont ils abandonnent les fondations, et s'en vont ailleurs avec les briques, les fenêtres, la cuisine et les lavabos, entassés dans des fourgonnettes et des chariots. Mais le palais du *parchis* est immaculé et vide depuis qu'il a été construit, il y a maintenant 10 ans. Il n'a même pas été inauguré par qui que ce soit, et encore moins utilisé ou habité. À l'intérieur, on entend seulement le vent qui frappe à l'extérieur. Les livres sont sur leurs étagères, les ordinateurs sont chargés de programmes, les assiettes des cuisines sont propres et parfaitement empilées, la viande intacte dans les chambres froides, les plateaux de couleur dans les

vitaines, tandis que les pions et les gobelets couvent des parties théoriques. Il y a aussi une radio qu'un ouvrier a laissé allumée.

SAIGON... merde. Je suis encore seulement à Saigon.  
À chaque fois, je crois que je vais me réveiller à nouveau  
dans la jungle.

*Apocalypse Now*, FRANCIS FORD COPPOLA

MOHAMED Smith est un bambin de 4 ans, conçu et né à Bassora durant l'occupation américaine de l'Irak. Il va tous les jours à l'école anglo-musulmane, récemment créée, tenant la main de son père, John Smith, ex-marine, qui lui raconte des anecdotes sur la guerre, comme quand ils fixaient une corde à une terrasse et descendaient en rappel jusqu'à l'étage où l'on suspectait l'existence d'un groupuscule sunnite intégriste. Ils jetaient alors par la fenêtre une grenade de faible puissance et remontaient à toute vitesse sur la terrasse grâce à la corde, où ils resentaient la détonation : un chatouillement de quelques secondes sous les pieds, que les soldats comparaient avec la vibration que doit ressentir une fourmi quand elle marche sur la peau d'un tambour à peine frappé. C'était un jour de grand froid, et John Smith avait jeté la corde le long de la façade, qui se déroula comme un labyrinthe animé. 6<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> étage, il brisa la vitre avec son arme et empoigna la grenade. Les yeux d'une jeune Irakienne qui cuisinait sur le sol d'une salle de séjour rencontrèrent les siens ; elle ne supplia pas, ni ne pleura, elle regarda seulement le soldat comme quelqu'un qui, d'un avion, ne voit déjà plus ni le ciel, ni les nuages, ni les oiseaux, ni le soleil, uniquement cette extension métallique du corps qu'est l'aile d'un Boeing tremblant sous une force qui vient seulement de soi-même parce que là-bas, dehors, il n'y a plus d'horizon, il n'y a plus rien.

*IMAGINE que tu écoutes une chanson pour la première fois qui t'enchanté immédiatement, elle est fantastique. Que doit avoir cette chanson pour être parfaite?*

Elle doit probablement être brève. Le *single* parfait est de 2 minutes et 50 secondes.

EDDIE VEDDER, LEADER DE PEARL JAM  
ENTRETIEN AVEC PABLO GIL

ANTÓN est un pêcheur de pouces-pieds qui vit dans le village de Corcubión, La Coruña, Espagne. Sa maison ne donne pas immédiatement sur le port, elle est isolée et il faut s'éloigner de quelques kilomètres en montée pour la trouver. Cependant, Antón voit la mer, et même l'entend quand de nuit le vent gémit dans la bonne direction. Célibataire, 37 ans. Le métier de pêcheur de pouces-pieds est un métier curieux. Il s'agit, dans des lieux signalés depuis longtemps et où la mer frappe le plus violemment, de descendre par la falaise attaché à une corde pour accéder là où l'on suppose que croissent les pouces-pieds : au point exact où les vagues se brisent et où ces 2 phases de matière que sont le solide et le liquide se confondent pour perdre leurs entité et définition précises. Au moment où tu t'y attends le moins, là où une seconde auparavant il y avait de la roche et des mollusques, il y a à présent de l'écume et des eaux vectorielles, de la force pure. Chaque année, plusieurs hommes perdent la vie. Mais il y a une astuce. Le camarade qui reste en haut compte les vagues et sait que toutes les 10 ou 15 petites vagues, il en arrive 3 très grandes à la suite surnommées *les 3 Marie*, et il pousse alors un cri, tire sur la corde et Antón remonte rapidement à la force des bras. À Corcubión, et sur une grande partie de la Côte de la Mort, Antón est appelé Professeur Bacterium en raison de son alopecie crânienne, de sa longue barbe obscure et de la rupture de l'os au milieu de son nez ; également parce que, tout petit déjà, il n'arrêtait pas de faire des expériences avec les pouces-pieds, qui sont des êtres très vifs. En effet, comme les nomades, ils vivent à la frontière

des états liquide-solide-gazeux, sauf que eux, accrochés à la roche, ne se meuvent pas, et c'est alors l'authentique frontière du monde faite eau qui devient nomade et vient à eux toutes les 3 secondes, comme si cela ne les affectait pas qu'aux limites de la matière ne se trouvent ni abîmes ni sommets mais l'antimatière, comme si cela ne les affectait pas que leur voisin d'en face le plus proche soit un piquet de frêne vertical qui sur la baie de New York mesure la marée en décimales.

1922. Devant un auditoire japonais, Albert Einstein raconte comment, à la fin de l'année 1907, l'idée lui est venue : "J'étais assis à ma table, dans le bureau des brevets, quand, soudain, une pensée me vint à l'esprit : *si quelqu'un chute librement, il ne sent pas la force de la gravité ; il ne sent pas son propre poids.* J'en restai saisi. Cette idée si simple laissa une marque profonde en moi et c'est elle qui me poussa vers une Théorie de la Relativité Générale. Ce fut la pensée la plus heureuse de ma vie." Einstein, en même temps qu'il l'a créée, a barré la gravité d'un trait de plume. Créer des objets, procréer, générer de la masse en gravitation, consiste à essayer de découvrir, sans succès, où s'est arrêtée toute cette force.

JOHN croisa à nouveau les yeux de la jeune Irakienne à un marché de Bassora. Elle achetait de la nourriture, il surveillait depuis une automitrailleuse, dont il descendit en marche. Quand elle le reconnut, le demi-kilo de poivrons rouges tout juste acheté roula par terre ; quand le dernier finit de rouler, il brilla au soleil et elle dit : “Ne me parle pas maintenant, je serai ce soir au Rachid.” Le Rachid était un restaurant des environs : menus routiers pour les camionneurs qui faisaient la route du pétrole depuis le Kurdistan, des marchands ambulants qui vendaient des pastèques et des melons, des gens comme ça. John arriva tard parce qu’il supposait qu’elle travaillait comme cuisinière, mais il arriva si tard que tout était déjà éteint. Il détecta une lumière sous une porte. Elle donnait sur une espèce d’arrière-boutique qui sentait les épices où, devant 3 hommes assis à une table circulaire sur laquelle s’éparpillaient plusieurs liasses de papiers couverts de formules incompréhensibles pour John, elle gesticulait quand il entra sans frapper. Quelques PC d’assemblage clignotaient au fond. Ils furent tous surpris. Lui, apportait un demi-kilo de poivrons rouges dans un sac transparent. Il pensa immédiatement qu’il s’agissait de quelque chose lié à la guérilla ou à l’industrie militaire, mais elle s’empressa de lui dire : “Nous ne sommes pas ce que tu crois, nous sommes architectes.” Ils lui expliquèrent qu’ils appartenaient à un réseau global nommé Architecture Portative, dont l’objectif consistait à concevoir et élaborer des logements à bas coûts et à grande mobilité, en pensant surtout aux pays soumis à des conflits armés de longue durée, où la population se voit contrainte à

un nomadisme perpétuel. Et elle conclut : “Par exemple, cette maison préfabriquée où nous nous trouvons à présent, un hélicoptère arrive, il lui met le grappin dessus, telle qu’elle est, et en 5 minutes il la dépose où tu veux.” 9 mois plus tard, dans l’hôpital militaire JFK, Bassora, naissait Mohamed Smith. Il y a des personnes qui se perdent dans des lieux dont tout le monde se fout.